

officier supérieur dans l'armée de Sa Majesté Guillaume Ier.

Les enfants même de Gretchen ignorent l'origine de leur maman, et personne au monde ne peut la leur apprendre ; car la vieille Lucie est morte, et Pierre Dumont dort depuis longtemps aux côtés de son épouse, dans le petit cimetière de Saint-Ours.

JEAN REMONA.

## MONTFORT-ARUNDEL

(Voir gravures)

Le 11 juin dernier, la Société d'Economie Sociale de Montréal organisait une promenade à Montfort et à Arundel, magnifiques colonies agricoles que dirigent les dévoués disciples du bienheureux Grignon de Montfort.

Une partie du train se porta vers Labelle : ce voyage fut très bien décrit en notre numéro 791 du 1er juillet courant, par notre excellent ami et charmant confrère, Jules Saint-Elme (M. J.-M.-A. De-nault).

L'autre partie, après avoir attendu près d'une demi-heure à la bifurcation de Montfort, s'achemina enfin vers ce dernier endroit à travers un pays des plus pittoresques et des plus merveilleusement accidentés. Ce trajet rappelle celui du Saint-Gothard dans les Alpes.

Le train serpente, gravit des côtes abruptes, passe sous bois, débouche dans une vallée où coule une rivière torrentueuse, semble revenir sur ses pas, côtoie tout à coup un lac aux bords enchanteurs, longe un cours d'eau dont on entend le murmure sur les galets polis et noircis : c'est un enchantement perpétuel.

Mais enfin, voici que la locomotive s'arrête dans une vallée : une rivière rapide traverse encore cette vallée, forme une cascade, roule ses eaux sur des roches aiguës, et là-bas, à une grande profondeur, les eaux calmes et limpides d'un adorable petit lac. A gauche de cette rivière, quand vous arrivez de Montréal, c'est la gare, le chemin de fer, et plus haut s'étagé le village naissant. A droite, de l'autre côté d'un pont rustique mais solide, s'élève la masse imposante de l'Orphelinat agricole de Montfort.

Mais notre train avait été signalé : sur l'immense escalier commençant dans la vallée pour aboutir au rez-de-chaussée de l'Orphelinat, plus de cent cinquante enfants sont rangés sur deux rangs, vêtus de leurs beaux et bons uniformes.

Dès que le bureau de la Société d'Economie Sociale, composé des honorables MM. Desjardins, président ; Royal ; juge Loranger ; MM. Sicotte, l'avocat Emard ; Froidevaux ; Sénécal ; etc, et plusieurs invités de la Société, dès que le bureau, disons-nous, arriva au pied de l'escalier, les enfants entonnèrent une cantate au Canada, et la rendirent fort bien : aussi ne leur ménagea-t-on pas les applaudissements.

Puis, le vénéré supérieur de la maison, le Rév. Père Bouchet, lut une adresse émouvante au président. L'hon. M. Desjardins y répondit d'une manière non moins émouvante, protestant de son dévouement, de son inaltérable affection envers ces pauvres enfants abandonnés, délaissés, peut-être souillés déjà à la fange des égouts de la grande cité. N'est-ce pas, en effet, une des plus belles attributions de la Société d'Economie sociale, que le relèvement de ces malheureux enfants qui, sans cette charitable vigilance, deviendraient des êtres inutiles, très probablement nuisibles ?

Après la visite de la chapelle et de la maison dans tous leurs détails ; après un repas substantiel aux mets choisis, on reprit le train afin de voir l'annexe de celle de Montfort, l'Orphelinat d'Arundel, à quelques milles plus loin, sur les bords de la rivière Rouge : c'est, actuellement, le terminus du chemin de Montfort. Il faut traverser la rivière en bac, pour se rendre à l'Orphelinat. Un peu plus bas que la traversée du bac, existait un pont que les grandes eaux ont emporté il y a deux ans.

Ce pont, d'une nécessité absolue pour nos braves

familles canadiennes établies du même côté que l'Orphelinat, et par conséquent pour l'Orphelinat lui-même, devrait être reconstruit depuis longtemps.

Nous ne voulons point rappeler à l'hon. M. Marchand, notre premier ministre, qu'il a promis formellement, devant témoins, aux bons Pères de Montfort et d'Arundel, de faire rétablir tout de suite ce pont : il disait cela lors d'une excursion qu'il fit en ces parages, il y a un an, si nos souvenirs sont exacts.

Nous ne voulons point rappeler cette promesse formelle, parce que, si nous la rappelions, cela aurait l'air d'accuser notre premier ministre d'avoir manqué à se parole, ce qui est, on l'avouera, une grave accusation, bien loin de notre pensée, si par la force des choses elle se dresse d'elle-même devant l'hon. M. Marchand. Si nous rappelions cette promesse, nous serions forcé de faire reconnaître que, quand de toutes parts les Canadiens-français, leur clergé, leurs journaux, demandent que l'on fasse trêve aux divisions de races et de religions, nos concitoyens les Anglais se soucient fort peu de cette question d'apaisement ; nous serions obligé de dire que c'est aux Anglais, à leurs intrigues, que nous devons de voir un engagement sacré, pris devant témoins, répudié et foué aux pieds ; une parole ministérielle, parole du chef du cabinet, violée comme s'il s'agissait de la simple parole d'un... usurier.

Mais si, pour ne nous occuper que des Orphelins, nous consentons à ne rien dire aujourd'hui de la promesse de l'hon. M. Marchand, ce n'est pas une raison pour que nous n'en parlions pas prochainement. C'est une œuvre d'ordre social, c'est une nécessité pour les petits et les humbles, nos colons, l'Orphelinat d'Arundel, tout ce qui est au-delà de la Rouge en ce point, que de permettre à ces colons de vivre, de gagner leur vie : et pour cela, il leur faut le pont—l'hon. M. Marchand l'a compris immédiatement en voyant les lieux.

Nous reviendrons sur ce qui précède.

DE THOMAS.

## A BATONS ROMPUS

Comme ces fleurs éthérées qui naissent le matin pour mourir le soir, les enfants, douces et suaves fleurs de l'amour conjugal, tombent comme des pétales de roses emportés par un vent d'orage.

En effet, il semble qu'un vent de mort souffle sur ces chers petits êtres, car on ne peut passer dans une rue sans trouver un crêpe blanc pendu à quelque porte. En voyant flotter ces crêpes, on dirait qu'un ange y a accroché ses ailes pour consoler les occupants en pleurs de la demeure endeuillée.

Pourquoi donc Dieu les donne-t-il pour si peu à la terre ?...

D'aucuns disent que c'est parce qu'il a besoin d'anges pour peupler son Paradis ; d'autres, qu'apeurés et effrayés par ce qu'ils voient sur cette terre, ils préfèrent retourner au Ciel d'où ils sont venus.

Tout cela est certainement fort consolant et fort beau, mais n'empêche que les enfants meurent comme des papillons aux premières gelées, que les berceaux se vident et que les cœurs sont attristés, brisés par le départ prématuré de ces chers petits disparus.

Oui, parents, pleurez toutes les larmes de votre cœur, mais pleurez de joie, car ces larmes de sacrifice à la volonté de Dieu sont les larmes de douleur que voire chérubin aurait pleurées s'il avait connu les tristesses de la vie ; et vous, petits envolés, vous qui êtes allés revoir Celui qui a dit : "Laissez venir à moi les petits enfants," planez au-dessus de nos foyers comme l'étoile protectrice qui nous montre le chemin de la Patrie joyeuse où nous espérons nous retrouver un jour.

\* \* \*

Et cependant, nous devrions les disputer à Dieu qui nous les avait non donnés... mais prêtés.

Le fait-on ?... Je ne le crois pas. D'abord, le biberon froid et sans vie remplace l'allaitement maternel ; ensuite le lait des honnêtes vaches n'ap-

partient pas toujours à d'honnêtes laitiers, qui eux, se livrent quelquefois à des opérations aqueuses de coupage... juif ; enfin, sous le prétexte de *pique-nique*, on *trimballe* et *carrosse* les enfants, comme un paquet de linge sale, qui dans les bras, qui dans un véhicule plus ou moins cahotant, et cela en plein soleil pour revenir ensuite à la fraîcheur meurtrière du soir. J'ajouterai à cela les sucreries, les fruits, les glaces dont on les *emplit* ; et surtout, le soir, devant les portes, l'absorption délétère des miasmes et microbes que l'ingénieur sanitaire de la ville, mû par un sentiment humanitaire et de conservation publique, fait enlever par les vidangeurs, aux nez des paisibles citoyens qui sont obligés de se le boucher... le nez... pour ne pas être empestés.

Eux, les enfants, délicates sensibles que le moindre souffle froisse, reçoivent la mort de par l'ordre... du bureau de santé.

Ne pourrait-on donc pas reporter la cueillette des vidanges à plus tard et éviter par là ce *massacre des innocents* ?

\* \* \*

Enfin, voilà bébé malade, que fait-on ?... Généralement trop et pas assez... bien. On fait cinquante remèdes plus ou moins domestiques, le plus souvent empiriques ou charlatanesques ; on écoute le premier conseil venu, on consulte la bonne femme du coin, et bébé, innocente victime, est sacrifié ! Je l'ai vu et cela se voit tous les jours.

Et le médecin qu'en fait-on ?... On l'appelle trop tard. Appelez-le donc tout de suite, et en attendant qu'il vienne—car ils sont sur les dents, les médecins,—vous pouvez faire ceci :

1o. Arrêter les vomissements par l'addition d'un peu d'eau de chaux ou de bi-carbonate de soude dans un peu d'eau de riz ou d'eau albumineuse, faite d'un blanc d'œuf battu dans une pinte d'eau ;

2o. Frictionner le ventre avec de l'huile camphrée tiède laudanisée, et l'enrouler d'une bande de flanelle ;

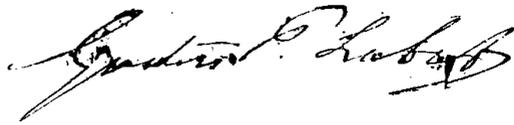
3o. Donner un lavement d'eau amidonnée, avec deux ou trois gouttes de laudanum et une cuillerée à café d'huile camphrée ;

4o. Enfin, repos absolu, et pas de promenades dans les bras pour le calmer.

Voilà ce que je ferais si j'étais père ou mère, ou même si j'étais les deux à la fois, car il y a des moments dans la vie où l'homme doit avoir le cœur d'une femme, et la femme le courage d'un homme.

\* \* \*

J'aurais bien des choses à dire dans ces jours de chaleur saharienne qui nous enlèvent le goût d'écrire et de lire, mais je renvoie cela à plus tard, car apercevait un moineau qui trempe sa plume dans un bassin d'eau, cela m'engage à sortir la mienne de l'encrier... et à aller faire comme lui.



## LA SOCIÉTÉ CANADIENNE DE PARIS

A une réunion spéciale de la Société Canadienne de Paris, tenue le 12 juin, sous la présidence de M. Edouard Richard, président d'honneur de la société, les résolutions de condoléances suivantes ont été proposées et adoptées, par MM. Edouard Richard, les docteurs : J.-H. Chalifoux, Edouard Plamondon, Arthur Bernier, Saint Georges, Chênevert, Bédard et David.

1o. Que la Société Canadienne de Paris a appris, avec peine, la mort de M. D.-W. Brunet, père de notre président actif, M. Rodolphe Brunet, et qu'elle s'associe à son deuil.

2o. Qu'elle prie M. Brunet et sa famille de vouloir bien agréer l'expression de ses plus vives sympathies dans cette si douloureuse circonstance.

3o. Que copie des présentes résolutions soit transmise à la famille et aux journaux.—Dr F. PLAMONDON.